

Les conséquences des guerres sumériennes¹

Henri LIMET

Université de Liège

From the year names of the Sumerian period, we learn the destruction of many towns that are supposed to be ruined to the ground in wartime. The houses were burnt, the king captive or killed, the inhabitants taken away, the fields ravaged, metals, cattle and flock carried as a booty. We are amazed at seeing that, two or three years later, these towns and their bordering country were completely destroyed again. I would try to understand what the texts really mean. It seems interesting to consider the social and economic consequences of the facts that are mentioned above.

Dans un article précédent² sur la typologie des guerres sumériennes, j'ai repris la distinction selon laquelle la guerre a une grammaire (effectifs, recrutement, armement, commandement) et une logique³. Mon propos est ici de répondre à la question : la guerre terminée et l'ennemi vaincu, que fait le vainqueur ? Quelle est sa logique ?

Plusieurs noms d'années, sous la III^e dynastie d'Ur, énoncent que tel roi a détruit la ville de X ou le pays de Y : mu Amar-Sîn lugal-e Ur-bi-lum mu-hul « l'année où le roi Amar-Sîn a détruit Urbilum », ou, formule bien attestée sous Šulgi : mu Ur-bi-lum ba-hul « l'année où Urbilum fut détruite ». Il est assez piquant de constater que Simurum fut détruite pour la 3^e fois (Š 32) ou Karahar pour la 2^e (Š 31) ; dans la suite, Simurum et Lulubum pour la 9^e fois (Š 44). Šašrum subit un sort analogue ainsi que Kimaš et d'autres à plusieurs reprises.

Sans vouloir faire de l'ironie facile, on se demande ce que signifient ces dévastations successives. Il faut croire que les actions punitives étaient mal organisées ou superficielles et que les villes se relevaient fort vite de leurs ruines. En quoi consistaient donc ces opérations destructives dont les rois tiraient vanité ? Les maisons, les granges et les entrepôts incendiés, les habitants dispersés ou

1. La plupart des abréviations employées sont répertoriées dans les volumes du CAD (*Chicago Assyrian Dictionary*). La liste des autres est reprise en fin d'article.

2. *AOB*, IX, 1994, p. 27-41.

3. On pourrait dire, pour la grammaire : une morphologie et une syntaxe ; d'où les deux parties du petit livre de J. HARMAND, *La guerre antique*, Paris, 1973 : les moyens et les procédés.

réduits en esclavage, les moissons saccagées, les biens emportés (vases, outils, réserves de métaux) et même du bétail emmené : quel est le sens de ces désastres ? La question vaut la peine d'être posée⁴.

Les déclarations de caractère historique faites par les souverains, ou en leur nom, souffrent de deux maux. Le premier est qu'elles sont rédigées dans ce qu'on appelle de nos jours, la « langue de bois ». Cela signifie qu'elles fournissent, en général, peu de détails concrets et se bornent à un énoncé bref, du type des noms d'années. Des inscriptions plus longues ne sont pas plus explicites. Ainsi, Naram-Sîn se déclare « vainqueur d'Armanum et d'Ibla » dans l'une et ajoute, dans une autre plus longue, que cette campagne militaire l'a conduit jusqu'à la Méditerranée et au mont Liban⁵.

En second lieu, la référence aux dieux est constante, exprimée dans une phraséologie qui se répète tout au long de l'histoire mésopotamienne. Dans l'inscription que nous venons de citer, on lit :

Nergal ouvrit la route de Naram-Sîn, il lui offrit aussi l'Amanum... et grâce à l'arme de Dagan...⁶.

L'exaltation des qualités dont sont pourvus les rois implique des louanges qui sont de la pure littérature de propagande, vide de tout renseignement exploitable, par ex. le panégyrique de Šulgi (*RIM E 3/2*, n° 54, une stèle).

Heureusement, la documentation ne laisse pas toujours le chercheur démuni. Ici et là, les inscriptions présentent un intérêt certain. Même l'apport des œuvres littéraires ne doit pas être négligé, la fiction et la poésie reflètent les réalités. D'autre part, les clercs de Mari, par ex., qui, dans leurs lettres, s'appuient sur les faits, ne peuvent mentir, même si, parfois, ils les déforment. On relève, ça et là, dans les archives économiques tel ou tel détail révélateur.

1.1. Le terme hul figure déjà dans une inscription de Sargon l'Ancien (*RIM E/2*, p. 10) : uru Unu(ki) e-hul et (*ibid.*, p. 28) : uru-ni e-hul ; le terme hul est rendu les deux fois dans la colonne de l'akkadien par sag-giš-ra, habituel équivalent de *nêru*⁷, dont le sens premier est « tuer », d'où le sens dérivé de « détruire » (une ville). Notons que pour la destruction du rempart, c'est le sumérien gul qui est employé : bād-bi e-ga-si = bād-šu i-gul-gul « il détruisit son (= de la ville) rempart ».

L'emploi de hul, signalé plus haut dans les inscriptions d'Ur III⁸ continue à l'époque suivante : ba-hul (années 4 et 8 d'Išbi-Era ; année 8 de Sumu-el de

4. Il ne s'agit pas ici de jouer à l'expert militaire, mais d'essayer de résoudre un problème historique. La recherche sera limitée aux périodes anciennes, la tendance étant depuis longtemps d'exploiter plutôt la riche documentation assyrienne sur le sujet.

5. Les inscriptions II A 4 b et II A 4 a, dans SOLLBERGER-KUPPER, *Inscriptions royales* (abrégé désormais S.-K.), que nous citerons de préférence quand le texte ne présente pas de difficulté.

6. La référence à la religion ne doit pas être sous-estimée, la volonté supposée des dieux était invoquée comme justification des opérations de guerre.

7. Le CAD N/2, *nêru* §3, p. 181b, traduit par « il conquiert » et donne d'autres exemples tirés d'inscriptions de Naram-Sîn et de Rimuš.

8. Voir les noms d'années de Šulgi, 21, 24, 25, 26, 27, 34, 42, 44, 45, 46, 48 ; d'Amar-Sîn, 3, 6, 7 et 8 ; Išbi-Sîn, 3.

Larsa, année D de Erra-imitti). Le terme hul correspond à l'akkadien *lapātu*, forme III, d'où *ušalpat* « il détruisit » (le pays ennemi ou telle ville). On en a plusieurs exemples dans la série *Šumma izbu* (voir en I, 4 ; XXI, 42). En revanche, dans *YOS 10*, 56, d'époque paléo-babylonienne, on trouve le verbe *halāqu*, à la forme II : « faire disparaître », par ex., lū kūr-ka ma-at-ka ū-ha-al-la-aq (II, 13, n° 25) « ton ennemi détruira ton pays » (voir aussi II, 42). Il est employé dans une inscription de Šulgi (*RIM E 3/2*, 34, 7) :

lorsqu'il détruisit (ū-ha-li-qu) le pays de Kimaš et de Hurtim, il fit un fossé et créa un tumulus⁹.

Voir à Mari (*ARMT 10*, 80, 16) : a-al-šu ū-ha-al-la-aq ū ma-ak-ku-ur-šu ū-ša-al-p[i-a]t « je détruirai sa ville et saccagerai son trésor ». D'après les *omina* anciens (*YOS 10*, 56, II 34 et II 36), la destruction suit la mort du roi et le vainqueur

met la main (qa-at-ka i-ka-aš-ša-ad) sur ses villes, ses pâturages, ses forteresses, son territoire et ses environs¹⁰ (a-la-ni-šu, na-wi-šu, du-ra-ni-šu, er-se-es-su, ū-ih-hu-šu).

Dans les « lamentations », le champ sémantique de la destruction dépasse les termes hul et gul. Une image fréquente, avec variantes¹¹, fait allusion à la ville, ses agglomérations diverses (ā-dam), ses espaces (habités ? ou autres ?) dénommés ki-gar-ra, qui sont réduits à l'état de ruines (du₆-du₆-ra hé-en-šed [*LDSU*, 40 et 346]). Dans *L.Uruk*, 4.25 :

maš-gan ā-dam-bi mu-un-gul-gul-lu-uš du₆-du₆-ra mi-ni-in-si-ig-eš

ils détruisirent les villages et les agglomérations et les réduisirent en ruines.

Ce cliché n'est pas que littéraire ; les clercs de Šu-Sîn ne l'ignoraient pas (Šu-Sîn dans *RIM E 3/2*, n° 3, IV, 11-12), ceux d'Abi-sare non plus (*UET 8*, 65, VI, 3-7).

Plus touché par l'inspiration poétique, l'auteur de la *L.Ur* (197-201) a usé de la métaphore pour désigner l'ennemi : il parle d'une tempête qui rase le pays (ūr), qui détruit la ville (gul-gul), qui anéantit le pays (til-til), qui dissipe tout (nig ū-gu dé-dé). En outre il fait allusion à l'incendie puis recourt à une image plus originale :

tu couvris Ur comme d'un linceul, tu la déchiras (?) comme un (tissu) de lin¹².

Les incendies d'habitations ne paraissent guère contribuer à la destruction des villes et villages, comme on le voit dans *L.Uruk*, 4.28 : izi m[u-ni-i]n-ri-ri-eš « ils boutèrent le feu ». Dans la *L.Ur*, il est dit qu'Enlil, dans son désir de ravager la ville, fait appel à Gibil (179), le dieu du feu, qui n'attendait que l'occasion pour se déchaîner. Le passage reste cependant dans les généralités. Sans doute, bouter le feu à des habitations se révélait malaisé, à moins qu'il ne faille considérer

9. La traduction donnée dans S.-K. III A 2 p est différente : « il établit un fossé et en construisit la berge ». À propos de *birutum*, comprendre : tumulus sous lequel reposent les morts (*SOLLBERGER, RA*, 63, 1969, p. 40).

10. Selon le CAD N/2, s.v. *namu*, ce terme désigne des pâturages, surtout fréquentés par les nomades, à Mari. La traduction « environs » se rapporte à l'akkadien *tihhu* (cf. Ahw, *te/ihu, tehhu*).

11. P. MICHALOWSKI, *LDSU*, p. 74, comment. à 40.

12. On lira dans la *L. Uruk*, en 5.24 sv., une série de verbes du même genre : til « anéantir », gul-gul « détruire », hub « abattre », ha-lam « dévaster ».

l'incendie comme la phase ultime de la destruction, comme le suggère cette phrase, dans une lettre de Mari (ARMT I, 39, r.7) : *a-lam ša-a-ti ú-qu-ur qa-lu* « détruis cette ville et brûle-la ». Cette phrase annonce le destin de Mari elle-même, détruite puis incendiée, comme le suppose Margueron¹³.

Ce sont les Assyriens qui semblent avoir recouru systématiquement aux incendies. Au XIII^e s., Salmanasar I (RIM A/1, n° 1, p. 186, 81-87), lors de son expédition vers Harran et Carkemish, établit son pouvoir sur les pays puis y bouta le feu (*i-na izi lu ú-ge-li*). Tukulti-Ninurta (RIM A/1, n° 1, p. 236, IV, 16-17) énumère les dommages apparemment irréparables infligés aux ennemis :

je détruisis 180 cités fortifiées, je les saccageai (*aq-qur*) et j'y boutai le feu (*ina izi aq-lu*).

1.2. On sait que Sargon et Rimuš essayèrent d'unifier le pays de Sumer et celui d'Akkad. Les cités s'opposèrent à cette politique et se révoltèrent sans cesse. Dans la documentation de l'époque, la formule revient souvent : « il vainquit la ville de... et détruisit son rempart » (*e-ga-si*, auquel correspond dans la colonne akkadienne *i-gul-gul*). Il en fut ainsi d'Uruk, d'Umma sous Sargon, d'Ur et de Lagaš sous Rimuš. Sargon prétend même avoir vaincu pas moins de 34 villes et avoir détruit des remparts jusqu'au bord de la mer, c'est-à-dire jusqu'au golfe arabo-persique (S.-K., II A 1b, VI, 1-16).

Les rois de la III^e dynastie d'Ur exercèrent leur autorité sur l'ensemble de la Mésopotamie et guerroyèrent plutôt à l'extérieur ; c'est donc en dehors de Sumer qu'ils détruisirent des remparts (*Šu-Sîn*, RIM E 3/2, n° 3, IV, 13) : *bàd-bi mu-gul-gul*. Dans la suite, les souverains d'Isin et de Larsa maintinrent une certaine unité de Sumer tout en se gardant des Élamites toujours irréductibles. Dans cette perspective, Išme-Dagan fit construire le rempart de Der (S.-K. IV A 4b) dont l'importance stratégique est évidente : arrêter une invasion élamite. Le rempart d'Isin, voulu par le même Išme-Dagan, protégeait sa capitale (*ib.*, IV A 4c) ; Enlil-bani rebâtit ce rempart qui s'était délabré (variante citée dans *ib.*, IV A 10a). Nouvelle restauration par Zambiya (*ib.*, IVA 11a). De son côté, Gungunum, roi de Larsa, défendit lui aussi sa capitale par un grand rempart dont le nom est significatif : « Utu disperse les rebelles » (*ib.*, IV B 5a), allusion aux cités sumériennes insoumises. Warad-Sîn termina le grand rempart d'Ur (*ib.*, IV B 13a, 80-95), mais, d'autre part, ne se prive pas de renverser celui de Kazallu (*ib.*, IV B 13i).

Sans rempart, en effet, le système défensif de la cité est affaibli et facilite la conquête, que ce soit par une armée étrangère ou par un roi centralisateur. Une ville, même munie d'une muraille, n'est toutefois pas à l'abri, pour diverses raisons. Tout simplement par exemple, parce que les réserves d'eau faisaient défaut aux assiégés, contraints de se rendre au bout d'un certain temps. Le manque d'eau est évoqué dès le début de l'épopée de *Gilgameš et Agga* (v. 5-7) : *pù til-le-*

13. J.-C. MARGUERON, « Les derniers moments du Palais de Mari », dans *Art&Fact*, n° 3, 1984, p. 41-44.

dam et pù bür-re-da éš-lá til-til-le-dam « le puits est à sec » et « dans la citerne, la corde est au bout »¹⁴.

Le poète de la L.Ur, v. 211, rapporte qu'une brèche a été pratiquée dans le mur (*gù giri gar*). Même expression dans LDSU, 330 : *gù giri ba-an-ga-gar*. Selon la L.Uruk, 5.12-13, le mur a été « cassé » (*si-il-si-il*), c'est-à-dire abattu, et, à son pied (*zag è ba*), une brèche a pu être faite¹⁵.

La porte de la ville, souvent unique, est le point faible ; c'est là que Bihurture se fait attraper dès sa sortie : à l'entrée de la grande porte, dit le texte (*Gilgameš et Agga*, v. 61) ; les soldats, rangés dans la rue qui mène au passage (*giš-ig ká-gal-la-ka*) de cette porte, accompagnent Enkidu qui, lui, sort de la grande porte (*ká-gal-la-ka-aš*, v.87)¹⁶.

On ne doit pas négliger la valeur symbolique des remparts, d'où l'insistance à en parler. Une ville avec un rempart est une cité, avec son dieu poliade, ses dirigeants, ses institutions, sa politique ; tout aussi symbolique est sa destruction. On le démolit pour humilier, avec perte de l'indépendance, ville ouverte à l'invasion, paiement de tribut au conquérant et autres dommages, dont il est question ci-dessous.

2.1. La première cible visée, la première victime aussi, est le chef de l'armée vaincue, qu'il soit roi ou roitelet, notable à la tête d'une tribu : il est emmené prisonnier, souvent humilié et parfois assassiné. Ce fut le sort de Lugal-zagesi, le roi d'Uruk, qui fut défait dans une bataille par Sargon puis capturé et exposé avec un carcan¹⁷ devant la porte d'Enlil à Nippur. Rimuš, de son côté, lors d'une campagne victorieuse contre Ur, s'empara du roi et de gouverneurs de la région (S.-K., II A 2b), une autre fois (S.-K., II A 3b) du gouverneur de Kazallu. Manišusu, vainqueur de deux villes « de l'autre côté de la mer », en tua les princes. Naram-Sîn, quand il capture trois rois, se borne à les exposer dans un temple

14. Il s'agit de la corde qui permet de laisser descendre un seau au fond du puits ou de la citerne ; ici, la corde est usée ou elle n'atteint plus l'eau.

15. À Mari, le verbe *hepû*, dont le sens premier est « casser » est utilisé, cf. ARMT II, 39, 22 et XXVIII, 63, 66 ; 67,3 ; 91,9) ; il est traduit par « prendre la ville ». Selon J.-R. KUPPER, « Béliers et tours de siège », dans *RA*, 91, 1997, p. 122-133, le recours au bélier était employé pour forcer la grande porte d'une ville assiégée, du moins dans la partie occidentale du Proche-Orient. En dehors des archives de Mari, on ne relève pas d'attestation du bélier. Était-il, ou non, ignoré en Mésopotamie même à l'époque étudiée ici ?

16. Voir la traduction de D. FRAYNE, dans *The Epic of Gilgamesh*, B. Foster éd., New York, 2001, p. 103 ; J. COOPER, dans *JCS*, 33, 1981, p. 239. Sur la disposition de cette rue et de la porte du rempart à laquelle elle conduit, voir les plans de villes tels que ceux de Šaduppum et de Haradum dans J.-L. HUOT, *Une archéologie des peuples du Proche-Orient II*, Paris, 2004, p. 22 et J. MARGUERON, *Les Mésopotamiens II*, Paris, 1991, p. 34-35. À Habubakebira (v. Huot, *op. cit.*, I, p. 90), contemporaine de l'époque, dite d'Uruk, à laquelle se déroulaient les exploits de Gilgameš, le rempart date de la phase 2 d'extension de la ville. Des deux portes connues, la mieux dégagée comprend deux passages de face, à la suite l'un de l'autre, séparés par un espace vide protégé par deux bastions. La porte de Haradum est de la même architecture, avec la rue dans l'axe de la porte.

17. S.-K., p. 97, II A 1a, en II,1-28. Le mot « carcan » traduit le sumérien *si-gar*, akk. *sigaru*, cf. CAD S/2, p. 410b. Voir la stèle dite de Nasriye, dans ORTHMAN, *Der alte Orient*, n° 103 et commentaire p. 196 : défilé de prisonniers dont la tête est enserrée entre les barreaux d'une sorte d'échelle.

d'Enlil (*RIM E/2*, n° 8 et n° 28). Cette pratique infamante qui atteint la dignité du vaincu se poursuit : Naram-Sin, encore, lie Riš-Adad (roi d'Apisal) « aux montants de la (porte) d'entrée », d'un temple(?) (S.-K., IIA 4e). La « Chronique des rois anciens » cite ce dernier cas avec un autre, celui de Mannu-dannu, roi de Magan¹⁸.

À l'époque d'Ur III, par la description d'une stèle de Šu-Sin, on apprend que Ziringu, ensi de Zabšali, a été fait prisonnier ; plus bas, on lit deux autres faits analogues. De son côté, deux siècles plus tard, Rim-Sin de Larsa (*RIME 4*, n° 9, 22, p. 283) s'empara du roi d'Uruk et mit le pied sur sa tête. Rappelons aussi ces quelques lignes de l'inscription de Utu-hégal (*RA 9*, p. 111) : giri-ni-šè mu-ná, gú-na giri bí-gub

(le roi vaincu) se coucha à ses pieds (de Utu-hégal) et Utu-hégal posa le pied sur sa tête (de Tirigan)¹⁹.

Plus triste encore fut le sort d'Ilu-ni, roi d'Ešnuna, que, peu généreux à son égard, Samsu-iluna fit prisonnier, emmena dans un carcan et fit, enfin, étrangler (ou égorger) : *i-ik-mi, in (giš) si-gar ú-ra-aš-šu-ma na-pi-iš-ta-šu ú-ša-ri-ih*²⁰. Le motif invoqué fut simplement : « Ilu-ni n'a pas écouté ses (de Samsu-iluna) paroles ». Le roi babylonien voulait imposer sa volonté, mais ne révèle pas les raisons fondamentales de son hostilité à Ešnuna (*RA 63*, 1969, p. 36, 116-122).

Pourquoi s'attaquer en priorité au roi ? Le roi, selon les conceptions de ces temps-là, incarne à lui seul, avec la collaboration de quelques courtisans, l'autorité qui gouverne l'État, cité ou pays plus ou moins vaste ; à un échelon plus bas, ses représentants, voire tel ou tel roitelet dont l'alliance n'est pas toujours fidèle, ou même un chef de tribu ou d'un groupe de nomades, sont réputés avoir seuls la responsabilité des actes d'autorité, dont celui de déclarer la guerre. En fait, on personnalise l'ennemi.

La population n'a qu'une faible possibilité de faire entendre son opinion, sinon par des émeutes ou l'assassinat du roi. Néanmoins, elle paie lourdement, parfois, les décisions politiques de ses dirigeants, comme nous le verrons plus loin. En revanche, comme on le constate à Mari, les défections de tel ou tel roi, les retournements d'alliance, les trahisons sont monnaie courante dans les relations « internationales ». Dès lors, les manquements supposés (ou qui lui sont attribués) du souverain, jugé seul responsable, doivent être punis avec rigueur. En outre, le vaincu a toujours tort, comme on le sait, d'autant plus que, selon l'opinion commune, il est considéré comme abandonné des dieux au cours de la bataille.

Ce qui n'empêche pas, dans tel ou tel cas d'exception, que la mansuétude du vainqueur, ou son intérêt, puisse se manifester. La stèle de Šu-Sin, dont il fut question ci-dessus, mentionne aussi la représentation d'otages avec leurs

18. Voir J.-J. GLASSNER, *Chroniques mésopotamiennes*, Paris, 1993, p. 219. Au triomphe à Rome, on traînait le ou les rois vaincus dans le cortège, Vercingétorix, par exemple.

19. Il s'agit d'un texte plus littéraire qu'historique, mais même rédigé après coup, il reflète bien les mœurs du temps.

20. Du verbe *arāhu B*, forme III « abréger la vie », CAD s.v. ; le texte sumérien, lignes 121-122, donne : *zi-ni giri-ta im-mi-i[n-gaz]* et est plus explicite : l'emploi du *giri* « poignard » suppose que le roi a été égorgé plutôt qu'étranglé.

gardiens ; il s'agit de plusieurs ensi dont le nom est cité auparavant. Sans que nous sachions ce qu'il advint de certains ennemis capturés, ils étaient humiliés. Tukulti-Ninurta, « courba à ses pieds 40 roitelets qui les gouvernaient » (*RIM A/1*, n° 6, p. 247, 18-19) et, d'autre part, captura Kaštiliaš au cours d'un combat : « Je pressai mes pieds sur son cou royal comme sur un tabouret » (*RIM A/1*, n° 5, p. 245, 59) et « je l'emmenai captif à Assur en déportation ». Même formule ailleurs : « je pris leurs otages et je les fis se courber à mes pieds » (*RIM A/1*, n° 1, p. 236, IV, 22-23). Plus généreux, le même Tukulti-Ninurta raconte qu'il captura plusieurs princes, leur fit prêter serment et les laissa retourner dans leur pays ; sans doute avait-il quelque intérêt à se montrer clément (*RIM A/1*, n° 1, p. 235, III, 1-5).

Curieux motif avoué par Salmanasar I^{er} (*RIM A/1*, n° 1, p. 186, 42) :

je choisis des jeunes gens et je les sélectionnai comme pour être mes serviteurs et pour me faire honneur (*a-na pa-la-hi-ia ú-ta-šu-na-ti*).

Cette réflexion royale montre à suffisance que les inscriptions dites historiques, avec récits de conquêtes, sont destinées à mettre en valeur les qualités du souverain, à magnifier pour les contemporains et pour la postérité sa haute valeur.

2.2. En cas de défaite ou de conquête, il n'était guère enviable pour la population d'avoir suivi, de bon ou de mauvais gré, la destinée de son souverain. Non seulement les gens étaient massacrés ou déportés, mais pour ceux qui restaient dans une ville détruite ou des campagnes ravagées, la vie, et même la survie, était dure.

La déportation est attestée très tôt. Dans une inscription de Rimuš (*RIM E/2*, p. 41, n° 1), elle affectait 14576 LÚ x EŠ, emmenés comme otages (*šu-du₈-a*). Le roi déclare en outre avoir fait sortir de la ville les jeunes hommes et les avoir placés dans un camp (*ina karašim, ibid.*, l. 32). D'autres textes citent 8 900 tués et 3 540 captifs, 8 040 tués et 5 460 captifs (*ibid.*, n° 2, p. 43 et n° 3, p. 45).

Šu-Sin (*RIME 3/2*, n° 3) tire vanité de s'être livré à des massacres épouvantables des vaincus. Il fit mourir les forts et les faibles, réduisit comme grains les justes comme les fourbes, il entassa les cadavres en gerbes. Notons que cette dernière expression : *zar-re-eš mu-du₈-du₈*, figure dans LDSU 93 et L.Uruk 2a.6. Dans ce texte encore, il dit clairement (IV, 26) que les femmes capturées lors d'une campagne ont été incorporées dans le personnel des ateliers de tissage.

À Mari, plus tard, Yahdun-Lim reprend la même phraséologie : massacre des troupes, les rois faits prisonniers, destruction des remparts, déportation de la population ; il s'agissait de villes situées sur le moyen Euphrate ainsi réduites à rien (S.-K., IV F 6b, l. 67-98) ; cf. aussi en IVF6a, le « disque »).

Les archives économiques, plus proches des réalités que les inscriptions « royales », toujours sujettes à caution, attestent l'existence des butins (*nam-arak*, en akkadien : *šallatum*) dans lesquels sont inclus des personnes. Dans UET 3, 1763, des gemé ; UET 9, 10, r.2, nourriture pour des esclaves, hommes et femmes, du butin ; ITT 3, 6175 : nourriture pour les Elamites prisonniers de guerre ; Yale, 1163 : mention de 113 gemé, 31 filles, 13 garçons et encore 15 filles, apparemment offerts à un temple, tirés du butin de Sarithum. Ceci confirme un passage d'une inscription de Šu-Sin (*RIM E 3/2*, n° 1, IV, 34 et V, 19) : pour les ennemis qui

constituaient son butin et qu'il comptait offrir à Enlil et à Ninlil, il installa un camp ou un village (ki m[u-ne]-gar [mu-n]e-dù) à la frontière de Nippur. Ce qui expliquerait, par ailleurs, les é-duru, lu Ma-gan, (ou Me-lu-ha, ou encore NIM-en-ne) « villages de gens de Magan » (ou de Meluhha ou d'Élamites), toponymes cités dans les archives économiques²¹.

Sur ces déportations, nous avons aussi des témoins indirects. Ainsi, Samsuiluna (inscr. D, II, 22-24, cf. RA 63, 1969, p. 42) déclare avoir rassemblé les populations capturées et dispersées de l'Idamaraz, et aussi les guerriers d'Ešnuna faits prisonniers. Il a fait rentrer tous ces gens dans leur pays. Des décisions de ce genre sont attestées dans une inscription d'Hammourabi (S.-K., IV C 6g) et dans son Code, en II, 99.

3. La guerre, surtout celle de conquête, avait un troisième type de conséquence : l'armée victorieuse pillait le territoire ennemi et s'emparait de biens de toutes sortes, sans ménagement et immédiatement. C'était parfois le seul but d'une guerre : la razzia. En outre, à plus long terme, il était prévu qu'un tribut serait versé régulièrement ou que des corvées seraient instituées. Dans certains cas, le vainqueur envisageait qu'une occupation durable de territoires serait organisée selon des modalités diverses.

3.1. Comme butin, la razzia permettait d'emporter des métaux, en particulier de l'or. Un bon exemple nous est fourni par l'inscription de Šu-Sin dont il est question plus haut (RIME 3/2, n° 3, II, 14) : « il chargea des ânes de bât de cuivre, d'étain, de bronze et d'objets (en métal) ». Selon *ibid.*, n° 3, V, 38, il rapporta de l'or et de l'argent dans des sacs bien remplis, et en fit façonner des objets. Il façonna, avec de l'or pris comme butin des régions de SU (Simaški), une statue de lui-même (S.-K., II A 4e, 19-33) ; dans une inscription en akkadien, il rappelle qu'il fit faire de lui une statue « avec l'or qu'il avait pillé » (*i-na hurasim ša iš-lu-[lu]*) et l'offrit à Enlil (S.-K., II A 4f, VI, 12-21). Ibbi-Sin aussi, (S.-K., II, A 5b, 17-26), au retour d'une expédition en Élam, voua à Nanna une vasque d'or ; on la supposera tirée du butin (voir encore S.-K., II A 5c, 46-63). Goudea (Statue B, VN, 64-69) prétend avoir frappé par les armes Anšan et l'Élam et avoir fait entrer le butin dans l'É-ninnu.

Déjà Rimuš (RIME 2, n° 13), qui conquiert l'Élam et Barahšum, dédia un vase dont on dit qu'il a été pris « dans le butin de l'Élam » (*in nam-ra-ak NIM.ki*). D'après une copie d'inscription de ce roi (S.-K. II A 2d, en XXIV, 49-62), « 30 mines d'or (= 15 kg) et 3 600 mines de cuivre (1 800 kg), avec 6 esclaves, furent ramenés d'Élam et de Bahraši ». Cette inscription aurait figuré sur une statue en

21. Il est possible que des gemé, plus d'un millier, employées dans les champs, aient été des femmes déportées, bien que le terme « butin » ne figure pas dans le texte (B. LAFONT, dans RA, 80, 1986, p. 13, n° 9). De même, 1045 gemé, 30 femmes âgées et 627 enfants sont recensés dans le personnel d'un atelier de tissage de Girsu (H. WAETZOLDT, *Untersuchungen zur sumerischen Textilindustrie*, Roma, 1972, p. 22-224, n° 18). Les gens de Simanum, cités dans les procès, étaient peut-être des prisonniers de guerre employés comme main-d'œuvre (A. FALKENSTEIN, *Gerichtsurkunden*, n° 190). H. NEUMANN a consacré un article à des « Bemerkungen zum Problem der Fremdarbeit in Mesopotamien », dans *AoF*, 19, 1992, p. 266-275 ; v. en particulier p. 272-273.

argent²². Ces données sont confirmées par les documents de la pratique : 5 1/2 gin kù-babbar al-hul-a nam-ra-ak-aš U[r-b]i-lum(ki) « 5 sicles 1/2 d'argent brut, du butin d'Urbilum » (Horn 2, 336 ; cf. Bruxelles 39, r. 6).

Ces pillages avaient-ils un intérêt économique ? On peut leur trouver en tout cas un aspect cultuel : offrandes à Enlil en témoignage de reconnaissance pour la victoire obtenue, par exemple. Le plus souvent, ces statues représentant le roi et faites d'or semblent être des manifestations de prestige²³. En revanche, le cuivre, l'étain ou le bronze se révélaient des acquisitions d'une utilité évidente ; il en allait de même quand on ramenait des animaux ou des bois. L'armée victorieuse s'emparait, en effet, de n'importe quoi, comme il est énoncé expressément dans UET 8, 85, 26-28 : « il (Rim-Sin) ravagea diverses villes et le territoire d'Uruk et il fit entrer dans Larsa du butin de toutes sortes » (*nam-ra-ak nig-ga a-na gál-la-ta*). De chez les Martu, de chez les gens de Šašru ou de SU, on ramenait des animaux ; chevreux et chevrettes (Yildiz, *Drehem*, 802, IV, 8 et 41 ; Ontario, n° 50) ; des ânes (RA 60, p. 8, 11, 4 ; BIN 3, 321, 2 ; JCS 22, p. 56, note 30) ; bœufs et vaches (Horn 2, 284 ; BIN 3, 532, 3) ; peaux de moutons, de bœufs (MVNS XX, 193,4) ; des bois (Bruxelles, 108, V, 27).

La lettre ARM XIV, 84 (complétée²⁴) nous renseigne bien sur ces raids qui devaient bénéficier de l'effet de surprise. Supposant Zimri-Lim dans son camp, les Yaminites croyaient le pays des Suma'ilites sans défense ; ceux-ci, toutefois, prévenus de l'imminence du danger, se rassemblèrent dans des villages fortifiés et mirent les réserves d'orge à l'abri. Il ne restait plus à voler que quelques moutons et bœufs, considérés comme butin à dédaigner. Il s'agit d'un ensemble de circonstances, géographiques et économiques, peut-être différent de ce qui se passait en Mésopotamie méridionale. À Mari, les razzias étaient une habitude. Zimri-Lim se défend d'y avoir cédé quand il prit le pays de Kahat (ARM XXVIII, lettre 131). Un roi nommé Arriyuk, dont, par ailleurs, on ne sait rien, n'éprouve cependant aucun scrupule à razzier (ARM XXVIII, n° 156) : « ce qui a été pris est beaucoup à moi » et considère que les biens enlevés sont légitimes (*kinatu*), préfigurant ainsi les réflexions d'Hérodote sur la question²⁵. Le pillage par les armées se justifiait, dans la mesure où l'intendance n'était pas très organisée et donc les soldats vivaient sur le pays en céréales, fourrage et viandes. Le vocabulaire, dans le domaine, est riche : *šahātu* « sauter sur, attaquer, faire un raid » ; *mašā'u* « piller » ; *sagūm* « pillage ».

3.2. Le vainqueur exigeait un tribut, gū-un, gun, akkadien *biltu*, qui se distingue du pillage en ce qu'il est souvent régulier, durable, présenté sous la contrainte mais apparemment sans violence. Il en était parfois de curieux, tels ce bouc envoyé d'Anšan (en Élam) ou un chien roux apporté de Meluhha (S.-K., II A 4g et III A 5d) dont on fit, pour l'un comme pour l'autre une image, pour s'en

22. Voir à ce sujet HIRSCH, dans *AoF*, 20, p. 65, en note ; cité par S.-K., p. 103.

23. Plusieurs exemples dans H. LIMET, *Le travail du métal au pays de Sumer*, Paris, 1960, p. 200-201, sous n° 10.

24. Cf. la nouvelle édition de cette tablette (avec joints) par D. CHARPIN et J.-M. DURAND, dans RA, 80, 1986, p. 176-179.

25. Voir Chr. CHANDEZON, dans *Armées et sociétés dans la Grèce classique*, Fr. Prost éd., Paris, 1999, p. 196-197.

souvenir. On relève dans LDSU, 419, une allusion à des gú-un gal-gal « de grands tributs » emportés par l'ennemi vers la montagne.

Sous Šamši-Adad (*RIM A/1*, p. 50, 73), il est question, en Assyrie, d'un tribut imposé aux rois de Tukriš et au roi du Haut-Pays. À l'époque assyrienne moyenne, la pratique du tribut paraît fréquente. Tukulti-Ninurta (*ib.* p. 244) dit avoir imposé un tribut aux vaincus et des cadeaux pour toujours (gun et *tamarta*) ; ailleurs (*ib.*, p. 235, III, 7), il reçoit un lourd tribut : dugud-*ta* gun. Cette expression figure aussi dans un récit de Salmanasar I (*RIM A/1*, p. 183, 42) et désigne la charge que subirent des peuples montagnards.

4. Les destructions, les massacres, les déportations, les pillages étaient, à l'époque de l'Antiquité, des pratiques habituelles ; les dégâts de toutes sortes infligés à l'ennemi par les vainqueurs faisaient partie des suites normales de la guerre. Même s'ils sont banalisés, ils n'en constituent pas moins des saignées dans la démographie et des désastres économiques dans le pays vaincu. Encore faudrait-il savoir dans quelle mesure ?

4.1. Les pertes humaines. Rimuš, comme nous l'avons vu, a compté, après les hostilités, une fois 8 900 tués et une autre fois 8 040. Que représentent ces évaluations ? Si nous comparons avec les guerres en Grèce et particulièrement celles que menèrent les Athéniens, on peut s'appuyer sur quelques chiffres plausibles²⁶. Une armée victorieuse comptait de 2 à 5 % de pertes, et parfois 10 %. L'armée vaincue, davantage : 10 à 20 % et plus²⁷. Ceci n'a rien d'étonnant : si une des armées s'avoue battue, c'est qu'elle a subi des pertes graves qui la poussent à se retirer du champ de bataille ou à consentir à négocier.

Toutefois, les généraux et leurs historiens sont souvent enclins à minimiser leurs pertes et à exagérer celles de l'adversaire. Pour porter un jugement sur nos sources, il faudrait savoir quel est le rapport entre les forces engagées et le nombre de tués. Des données fiables nous font défaut. À Mari, écrit Abrahami²⁸, une cité, à l'époque paléo-babylonienne, et particulièrement à Mari, était capable de mobiliser des effectifs qu'il qualifie de considérables : à Ešnuna, 10 000, 15 000 et même 20 000 soldats ; Larsa aurait disposé à un certain moment de 40 000 hommes à aligner contre Babylone. Normalement, la puissance militaire réelle de Mari devait tourner autour de 10 000 guerriers. C'est avec pas moins de 60 000 hommes que Šamši-Adad dépêche son fils Išme-Dagan assiéger Nurrugum (en Assyrie), selon une lettre de Šemšara.²⁹ Le dénombrement des effectifs dépend des circonstances, de ceux qui ont levé les troupes, mais aussi de la précision des

observations faites par les divers messagers et les espions³⁰. Dès lors, il est possible de se faire une idée des pertes : d'après les études récentes, elles n'étaient pas insignifiantes comme on le croit parfois³¹. Elles devenaient dramatiques si elles se répétaient sur un laps de temps assez long, sans toutefois égaler les hécatombes des guerres modernes. Néanmoins, compte tenu des centaines, voire des milliers de guerriers en présence, dans telle ou telle bataille, il n'est pas étonnant que les pertes aient été parfois fort élevées, ainsi les 700 Élamites et les 600 soldats d'Ešnuna tués au siège d'une ville, lors d'une simple sortie des assiégés (*ARM XIV*, 104, 9). L'acharnement des adversaires rendait les combats plus meurtriers, comme cela se produisit à Larsa au cours de troubles³². La description est dramatique :

Dans les rues, les cadavres s'entassaient... dans les carrefours, c'était la bataille, on se massacrait par les armes ; dans toutes les rues, c'était la confusion (l. 67-68 et 71-74).

Quand la ville fut prise, on tua encore, cette fois par représailles (l. 139 sv.)³³.

4.2. Les problèmes économiques. Ils se résument essentiellement à des problèmes d'agriculture et d'élevage³⁴. S'il est relativement facile de pousser devant soi quelques troupeaux de moutons, de chèvres ou de vaches, ou d'emporter quelques objets, s'attaquer aux champs et aux vergers exige du personnel et des moyens, et donc des efforts et du temps, toutes conditions qui ne sont pas toujours remplies. Les sources précisent parfois que, non seulement la ville mais les environs (ma-da, la *chōra* des Grecs) avaient été ravagés. L'armée ennemie pillait les entrepôts et les villages pour se nourrir, cherchait aussi à faire impression sur les habitants en multipliant les dégâts, ou saccageait par vandalisme. Il devait régner un sentiment d'insécurité dans les campagnes : les paysans ne cultivaient plus les champs, ne soignaient plus les vergers, ne curaient plus les fossés. Peut-être le ravitaillement de la ville était-il menacé ? « À cause des hostilités (*i-na ni-ku-ra-tim*) pendant deux ans, une moisson paisible du blé de mon pays n'a pu être faite ; l'orge de mon pays s'est raréfiée », lit-on dans une lettre de Mari³⁵. L'insécurité sur les routes constituait une entrave aux relations commerciales et aux échanges. Utu-hégal décrit sobrement la situation (S.-K., II K 3a, en II, 9-15 ; voir le texte dans *RA* 9, p. 111) :

30. On lira avec profit sur ce sujet les lettres royales publiées dans *ARM* 28, particulièrement n° 176 : 10 000 soldats de Babylone ont traversé le fleuve ; 67, 30 : 1 000 soldats pour prendre une ville ; 54, 7 : 1 000 ou 2 000 pour résister à une attaque élamite ; 62, 28 et 41 : 5 à 600 hommes sont réclamés en hâte, puis 2 à 3 000 ; 91, 8 : 3 000 Hanéens et des auxiliaires pour faire des prisonniers ; 159 : un prince assiégé s'est enfui avec 200 fidèles, 3 000 hommes sont à sa poursuite.

31. Remarque de P. BRULÉ, *art. cit.*, p. 60. Outre les batailles qui impliquaient des milliers de soldats, il faut compter que de nombreux coups de main, sièges ou escarmouches n'étaient pas exempts de risques.

32. La cause n'en a pas été reconnue avec certitude : insurrection, coup d'État ? Pour le texte, voir J. VAN DIJK dans *JCS*, 19, 1955, p. 1-25 : le récit est dû à Sin-iddinam (1849-1843) et était gravé sur une statue de son père, Nūr-Adad (186-1850). Il est difficile de reconstituer la trame des événements.

33. Par « massacrer », on traduit sag-gaz...ak, expression qui figure dans LDSU 406 et LUR 184. Le terme « confusion » rend le sumérien nig-gilim.

34. Voir l'article de CHANDEZON cité plus haut, pour la Grèce classique.

35. Publiée par G. DOSSIN, dans *La voix de l'opposition*, Bruxelles, 1973, p. 179-188. Voir le passage dans CAD Š/2, p. 12 (*šaḡālu*).

26. Les comparaisons sont valables, car les effectifs des armées n'ont guère varié dans l'Antiquité : fantassins, lourds et légers, et archers ; l'armement ne comportait pas d'engins destructeurs comme l'artillerie et, de façon générale, restait simple : lances, épées, arcs.

27. Voir P. BRULÉ, « La mortalité de guerre en Grèce classique », dans *Armées et société de la Grèce classique*, F. Prost, Paris, 1999, p. 58.

28. Ph. ABRAHAMI, « La circulation militaire dans les textes de Mari », dans *CRAI*, 28, p. 157-166.

29. Publiée par J. Laessle dans *AS*, 16 (Studies Landsberger), Chicago, 1965, p. 189-196 ; lignes 11-13.

l'ennemi s'est installé sur les deux rives du Tigre ; vers le bas, il a bloqué les champs ; vers le haut il a bloqué les routes ; il a laissé croître les hautes herbes sur les chemins du Pays.

Les « lamentations » font allusion aux « grands arbres déracinés et aux bosquets ravagés » (LDSU, 87-88), ailleurs, aux vergers raclés comme les parois d'un four (130), au manque de céréales dans les champs, cause de la famine (129) ; la plaine est raclée comme un four (L.Ur 274)³⁶.

Le pillage des réserves de métaux, cuivre et étain, et le vol d'objets en or étaient tout profit, même en quantités restreintes. Les métaux importés par les voies normales coûtaient, en effet, très cher. Dans l'épopée de *Lugal-e*, lignes 397 à 405, le poète semble considérer que la « montagne », c'est-à-dire les pays voisins de Sumer, n'existe que pour fournir des bois de toutes espèces, de l'or et de l'argent, du cuivre et de l'étain, et, bien entendu, le bétail tant sauvage que domestique. Il n'est pas précisé si les habitants de ces contrées sont d'accord de céder ces biens par voie commerciale ou sont contraints de les fournir comme tribut. En fait, ce sont précisément ces régions que les rois d'Ur III ont toujours cherché à contrôler.

4.3. Les remparts ne subissaient sans doute pas des dommages irréparables, même si, à plusieurs reprises, les inscriptions mentionnent des restaurations. La raison en est qu'ils étaient constitués de masses de terre qu'il était difficile d'enlever. En réalité, il semble que les assiégeants d'une ville fortifiée cherchaient, tout au plus, à pratiquer une brèche dans le mur d'enceinte ou bloquaient la porte pour empêcher toute sortie ou anéantir les assiégés qui la tenaient. Une démolition de grande ampleur du rempart était militairement inutile. Dans la suite, les hostilités terminées, quelques éboulis étaient évacués et le trou, bouché.

4.4. Quant aux déplacements de population, il est difficile d'en évaluer l'importance. I.J. Gelb a étudié jadis le problème des prisonniers déportés à la suite de guerres³⁷, nous n'y reviendrons pas en détail. D'après *TCL*, n° 6039, analysé par Gelb, on comptait sur les 167 femmes nommées, apparemment étrangères, 46 mortes, et sur les 28 enfants, 23 étaient morts. Ce document, qui cite également des malades, montre que le transport et le séjour en Mésopotamie méridionale n'étaient guère bénéfique pour ces prisonnières. Les femmes et les enfants, « butin » de Šaripum et recensés comme esclaves (sag-hi.a), qui furent offerts (a-ru-a) au dieu Šara, ne durent pas connaître non plus un sort enviable (*RA* 24 [1927], p. 44). En revanche, cette main-d'œuvre importée en Mésopotamie était une source de profit pour la région de Sumer.

5. Quoi qu'il en soit, même dévastée ou partiellement démolie, avec des habitants en fuite ou capturés, une ville, dans bien des cas semble-t-il, retrouvait une vie normale, ou presque, au bout de quelque temps³⁸. Les « lamentations », par une vision proleptique, décrivent la renaissance d'Ur, d'Uruk ou d'Eridu. Les

36. Le terme « raclé » traduit le sumérien hur-hur. MICHALOWSKI, dans LDSU 130, traduit par : « the orchards were scorchched like an oven ».

37. Dans *JAOS*, 32, 1973, p. 79 sv. Voir aussi l'article de H. NEUMANN cité à la n. 20 ci-dessus.

38. Sauf exceptions, dont la plus notable est Mari qui ne se releva pas des destructions organisées par Hammourabi.

poètes ont rédigé leurs récits dans un style très convenu, avec quelque exagération. De fait, après les troubles de la fin du III^e millénaire, les villes sumériennes retrouveront leur prospérité. Enlil, dit un clerc, a donné une réponse favorable aux suppliques de Sin, dieu poliade d'Ur (LDSU, 460) ; Ur sera reconstruite dans sa splendeur (*ib.*, 465) et les dieux reviennent dans leurs sanctuaires. La L.Uruk se termine sur une note de joie (kirugu 12). La documentation montre, à plusieurs reprises, que les remparts sont restaurés et que la population est ramenée dans sa ville (*RIM E* 4, Nûr-Adad, n° 3, p. 142, 26-36 et 49). Autre aspect du renouveau : le culte est rétabli (Nûr-Adad, *ibid.*, n° 3, 49 ; Sin-idinam, n° 1, p. 158, 22 ; n° 14, 176, 9) : les me (modèles de vie) sont restaurés, les giš-hur (desseins, projets) retrouvent leur place. Les habitants dispersés reviennent jusqu'à ce que de nouveaux malheurs s'abattent sur le Pays.

Il est possible, aussi, que la ville répondit à des considérations politiques et/ou économiques, peut-être même militaires, qui rendaient sa reconstruction souhaitable : par exemple, sa situation le long de l'Euphrate, à l'embranchement d'un cours d'eau, comme lieu d'étape dans les voyages et les transports, ou comme endroit stratégique et défensif sur la route des invasions³⁹. Le cas d'Urbilum est patent ; citée comme maintes fois détruite sous la troisième Dynastie d'Ur, la ville existe toujours : Arbèles ou Erbil⁴⁰.

Liste des abréviations supplémentaires

AOB : *Acta Orientalia Belgica*, Bruxelles.

Bruxelles : H. LIMET, *Textes sumériens de la III^e dynastie d'Ur* (MRAH), Bruxelles, 1976.

Horn 2 = M. SIGRIST, *Neo-Sumerian Account Texts in the Horn Archaeological Museum*, II, Andrews Univ. Press, 1984.

LDSU : P. MICHALOWSKI, *The Lamentation over the Destruction of Sumer and Ur*, Winona Lake, 1989.

L.Ur : cf. <http://www-etcsl.orient.ox.ac.uk/> (Electronic Text Corpus of Sumerian Literature - version 2004).

L.Uruk : M.W. GREEN, « The Uruk Lament », dans *JAOS*, 104, 1984, p. 253-279.

Ontario : M. SIGRIST, *Neo-Sumerian Texts from the Ontario Museum*, Bethesda, 1995.

Šumma izbu : E. LEICHTY, *The Omen Series šumma izbu (= TCS IV)*, New York, 1970.

Yale : M. SIGRIST, *Texts from the Yale Babylonian Collections*, 1-2, Bethesda, 2000.

Yildiz, Dreheim : F. YILDIZ, T. GÖMI, *Die Puzriš-Dagan-Texte der Istanbul Museen*, II, Stuttgart, 1988.

YOS 10, 36 : cf. *šumma izbu*, p. 201 et sv.

39. Plusieurs petites villes remplacèrent Mari sur le Moyen-Euphrate, dont Haradum. Celle-ci payait des taxes à Babylone ; c'était une étape de commerce et elle avait une importance militaire, cf. C. KEPINSKI, « Material Culture of a Babylonian Commercial Outpost on the Iraqi Middle Euphrat : the Case of Haradum », dans *Akkadica*, 126, 2005, p. 121-131.

40. Voir d'autres exemples dans H. LIMET, « Permanence et changement dans la toponymie antique », dans *La toponymie antique* (colloque de Strasbourg 1975), 1977 p. 83-115, et pour Arbèles, Erba'il, Erbil, p. 108.